



Syria
Archéologie, art et histoire
87 | 2010
Varia

Catherine BRENIQUET, *Essai sur le tissage en Mésopotamie, des premières communautés sédentaires au milieu du III^e millénaire avant J.-C.*

Dominique Beyer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/735>
DOI : 10.4000/syria.735
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 358-361
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Dominique Beyer, « Catherine BRENIQUET, *Essai sur le tissage en Mésopotamie, des premières communautés sédentaires au milieu du III^e millénaire avant J.-C.* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.735>

© Presses IFPO

L'architecture en brique crue ou en terre est de plan rectangulaire. Z. Makharadze étudie le kourgane de Khatiskhevi en Géorgie orientale, le plus ancien dans cette région, contemporain du site de Berikadeebi, qui présente des parallèles avec le Proche-Orient et la culture postérieure de Maïkop. Il date de la fin du Chalcolithique (3600-3300 av. J.-C.).

À la culture de Maïkop sont consacrées cinq contributions. B. Lyonnet précise les relations entre la culture de Maïkop, l'Anatolie orientale et le Proche-Orient au cours du IV^e et au début du III^e millénaire. À partir de la fin du IV^e millénaire, le mouvement migratoire s'inverse et on assiste à la rupture des contacts avec le nord du Caucase et à l'infiltration de groupes caucasiens vers le Proche-Orient. A. Nechitaibo décrit la céramique de Ust'-Dzhegouta, établissement du début de la culture de Maïkop en Karachevo-Tcherkessie. Outre l'influence mésopotamienne, il existe de nombreux points communs avec les cultures locales de la période précédente. M. Riond étudie les maisons en torchis de l'époque de Maïkop sur la rive sud du lac de Krasnodar. Les traces d'utilisation sur les outils en pierre dure de la culture de Maïkop-Novosbodnaya permettent à C. Hamon de restituer une économie pastorale avec le travail des peaux animales et des opérations de broyage et de concassage, liées à l'exploitation de minerais et à la métallurgie. Un inventaire complet de la métallurgie du Caucase du Chalcolithique au début de l'âge du Bronze est dressé par A. Courcier. Elle s'est surtout développée dans les cultures de Maïkop et du Kuro-Araxe au sud, où l'on utilise du cuivre arsénié. La production locale a été stimulée par la demande anatolienne et mésopotamienne.

Deux chapitres nous font avancer dans l'âge du Bronze avec la céramique lustrée rouge et noire, « Red-Black Ware ». Dans le premier, M. Frangipani et G. Palembi rattachent ce style à une culture en contact avec celle d'Uruk au IV^e-III^e millénaires en Anatolie centrale et nord-est. Il s'épanouit en particulier dans la culture Kuro-Araxe (2750 av. J.-C.). On peut suivre son évolution dans l'architecture et la poterie d'Arslan Tash VII et VI B. Le second nous transporte à l'extrémité méridionale de l'influence de la poterie lustrée rouge et noire sur le site de Khirbet Kerak au bord du lac de Génésareth. R. Greenberg y voit le résultat d'une migration venue de Transcaucasie et conservant ses traditions durant tout le Bronze ancien III.

On peut regretter l'absence des échelons intermédiaires en Syrie et en particulier à Ras Shamra III A, comme nous l'avons fait au colloque organisé par P. de Miroschedji à Emmaüs en 1986 (*BAR, IS 527(ii)*, Oxford, 1989, p. 317-329).

La production de perles en faïence au nord du Caucase et au nord-est de la Caspienne durant l'âge du Bronze est étudiée par N. Shishlina et A. Egorkov. Si certaines ont pu être importées du Proche-Orient, d'autres ont dû être produites localement. On les rencontre à partir de la seconde moitié du III^e millénaire dans les tombes des cultures Catacombe et post-Catacombe.

La présentation parfaite et la riche illustration de ce volume en font un outil indispensable pour qui veut s'informer sur les premières civilisations sédentaires de la région du Caucase et leurs relations avec le Proche-Orient.

Henri DE CONTENSON

Catherine BRENIQUET, *Essai sur le tissage en Mésopotamie, des premières communautés sédentaires au milieu du III^e millénaire avant J.-C. (Travaux de la Maison René-Ginouvès, 5), De Boccard, Paris, 2008, 24 x 16 cm, 416 p., 109 fig., ISBN : 978-2-7018-0235-0.*

Derrière un titre modeste et dans un format modeste également, mais bien pratique au demeurant, l'auteur livre ici un ouvrage intelligent, novateur, bousculant bien des certitudes, et particulièrement approfondi sur le tissage en Mésopotamie, malgré les difficultés liées naturellement à la rareté de la documentation proprement archéologique, et avec pour objectif « de réconcilier les sources, archéologiques, iconographiques, textuelles ». Il est en effet fait appel, de manière très éclairante, à une importante variété de sources, y compris ethno-archéologiques, dans une approche comparatiste très enrichissante.

Après une introduction précisant, avec une grande intelligence mais aussi avec l'humilité qui est celle du

scientifique véritable, la problématique, les objectifs recherchés, les méthodes utilisées, les limites de la recherche, le premier grand chapitre établit l'état de la question (définitions, vocabulaire, principes techniques, état de la documentation). On dispose de sources archéologiques directes (restes de tissus, malheureusement peu nombreux dans le domaine mésopotamien pour des raisons de conservation) et indirectes (empreintes de tissus, sur argile ou bitume, et outils du tissage), plus répandues mais encore peu étudiées.

Le chap. II est consacré aux aspects techniques et archéologiques du tissage. En toute logique y sont abordés en premier lieu les matériaux utilisés, les fibres de lin, une des premières plantes domestiquées,

et surtout de laine. À cet égard, C. B. fait une bien utile mise au point en précisant, face à des hypothèses relatives à une « révolution des fibres » : « la laine n'a jamais supplanté le lin [...], mais on assiste à un réajustement de la production entre ces deux matériaux » (cf. conclusion, p. 381) lorsque va progresser l'élevage du mouton, lié au développement de l'économie politique. Au passage on apprend, entre autres, avec surprise, la présence de coton à Dhuweila (Jordanie) au Chalcolithique ou au début du Bronze, ou de laine à Çatal Höyük dès la fin du Néolithique (la domestication du mouton étant acquise, au Proche-Orient, aux environs du VIII^e millénaire, mais sans doute précédée de celle de la chèvre).

On passe ensuite aux opérations de préparation de ces fibres, en particulier le filage et le retordage. Faute de documentation archéologique suffisante, la question des teintures reste pour l'essentiel sans réponse, en dehors des textes où les mentions sont nombreuses. Sont examinés ensuite avec clarté et précision, dans une soixantaine de pages, les grands types de métiers à tisser antiques (métier horizontal, métier vertical à pesons — ces derniers objets archéologiquement bien attestés, comme le sont les fusaïoles pour le filage —, métier vertical à deux ensouples — que montre l'iconographie et qu'évoquent les textes du I^{er} millénaire —, métiers de petites dimensions : à ceinture, aux tablettes).

Un premier bilan permet d'évaluer les acquis de l'enquête technique et de tenter une approche anthropologique, avec l'aide de références ethnographiques, en particulier du côté du modèle inca.

Le troisième grand chapitre est consacré, en une centaine de pages particulièrement novatrices, à l'approche iconographique, destinée à pallier, comme le recours aux textes, l'indigence des vestiges strictement archéologiques.

On y trouve un légitime plaidoyer pour le renouvellement méthodologique des études sur l'image dans la sphère orientale. Entre autres questions essentielles dans ce contexte, après des considérations plus générales mais fort pertinentes et bien utiles, celle qui concerne la possibilité de faire un usage documentaire de l'image mésopotamienne, à condition de savoir reconnaître et interpréter. En l'occurrence, la période considérée pour l'étude du tissage permet, à défaut d'œuvres de grande taille plus nombreuses, l'accès à des séries très abondantes de sceaux-cylindres ou de leurs empreintes, dans la seconde moitié du IV^e et durant

le III^e millénaires. Ces documents sont susceptibles d'illustrer éventuellement certains aspects de « la vie quotidienne », l'artisanat en particulier, bien davantage que ce que les interprétations traditionnelles permettaient d'entrevoir.

La compréhension de bien des images mésopotamiennes et de leur lien avec l'une ou l'autre des opérations du tissage a été rendue possible grâce au recours, par l'auteur, à certains documents comparatifs, mais dont on soulignera volontiers l'appartenance, de près ou de loin, aux mouvements orientalisants, en tout cas nettement plus explicites que les mésopotamiens. Il s'agit d'abord du célèbre lécythe grec « du tissage » du Peintre d'Amasis (VI^e s. av. J.-C.), où s'observent plusieurs étapes de la chaîne opératoire (p. 251). Un autre vase grec, celui de Pisticci, moins connu (milieu V^e s. av. J.-C.), montre exceptionnellement un métier de profil (p. 255). Le *tintinnabullo* de la tombe étrusque « des Ors » de Bologne (VII^e s. av. J.-C.) illustre sur ses deux faces quatre opérations : filage, étirage, tissage et ourdissage (p. 258). Sur le trône étrusque de Verucchio, des femmes étirent la laine et s'activent sur des métiers verticaux (p. 261) tout comme sur des stèles dauniennes (Italie du Sud, p. 265).

Entre autres thèmes abordés, intéressant toute la chaîne opératoire du tissage (peser, étirer, filer, retordre, mettre en écheveau, ourdir puis tisser, enfin plier), l'étude de l'imagerie des sceaux-cylindres protodynastiques conduit alors l'auteur, forte de cette expérience comparatiste, à remettre en question l'interprétation de plusieurs thèmes et motifs parmi les plus classiques du répertoire mésopotamien : ainsi la fameuse « boisson au chalumeau » proche des représentations du banquet traditionnel. Là où on voit généralement deux convives buvant de la bière au vase ou au pichet, à l'aide de chalumeaux certainement garnis de filtres¹, C. B. nous invite à y reconnaître au contraire une scène d'étirage de la laine. Il faut reconnaître que son argumentation est solide et ses exemples probants. La comparaison avec la scène d'étirage du *tintinnabullo* étrusque est saisissante. En outre, l'auteur souligne à juste titre l'association de cette scène particulière avec d'autres scènes du travail du fil, rendant d'ailleurs, au passage, l'interprétation globale de certains documents beaucoup plus cohérente, ce dont on ne peut que se féliciter et naturellement féliciter l'auteur. On notera pourtant la difficulté à reconnaître des récipients contenant la fibre dans tous les vases représentés, ou à admettre que les « chalumeaux »

1. Les exemplaires en bronze, le plus souvent, sont bien connus sur les chantiers archéologiques de l'Orient.

qui « trempent », en attente dans la jarre, puissent correspondre en réalité à des quenouilles, surtout lorsqu'elles sont courbes. Reconnaissons alors que l'ambiguïté est fréquente dans ces représentations. Comme le précise l'auteur, « la difficulté vient de ce qu'un même schéma formel (deux personnages en vis-à-vis) est employé indifféremment pour l'étirage et pour le banquet... » et « des réalités différentes ont reçu des traitements graphiques et iconographiques proches que nous-mêmes confondons, soit parce que le glissement sémantique est possible, soit parce que nous ne faisons pas la différence » (p. 309). J'ai pour ma part peine à croire qu'un thème iconographique, clairement reconnu pour le II^e millénaire², puisse être vraiment absent de la grande masse des représentations du millénaire précédent, où les Mésopotamiens n'étaient certes pas privés de bière et où la boisson au chalumeau peut être une variante du banquet. J'y vois plutôt l'indice du caractère polysémique de l'image mésopotamienne de cette période, caractère que C. B. elle-même souligne à maintes reprises dans son ouvrage et qu'elle me paraît avoir bien démontré.

D'autres activités, celles qui concernent les matériaux par exemple, ou la pesée, ont été reconnues avec pertinence. On regrettera parfois, ici ou là dans l'ouvrage, que certains documents difficiles n'aient pas été davantage commentés, et je m'interroge par exemple sur la présence du sceau de la fig. 72-5 (p. 276) : la pesée y est-elle évidente ? La polysémie des images et le jeu sémantique entre motifs doivent certainement être évoqués à propos des tentatives de voir dans beaucoup de « représentations architecturales » le rendu d'un tissu ou du métier vertical vu de face (les comparaisons faites plus loin avec le matériel égyptien sont à cet égard très éclairantes). De même pour le fameux motif de la hampe à boucle urukéenne, où l'on peut voir un métier vertical de profil (y compris sur le célèbre vase d'Uruk dont C. B. nous propose une nouvelle et stimulante lecture). Il y a là matière à réflexion approfondie, et sans doute à débat au cas par cas. Comme C. B. le souligne elle-même (p. 312) : « La hampe bouclée est un motif iconographique qui peut désigner des réalités différentes, emblème architectural, porte, temple, métier à tisser, tissu. Elle constitue une autre matrice graphique polysémique. C'est la disposition générale des figures et la composition qui permet de trancher au cas, par cas mais ce n'est nullement la ressemblance avec le réel qui est recherchée ».

Les interprétations nouvelles dans le sens du tissage ou de certaines étapes opératoires ont été également proposées pour la série bien difficile des « constructions de la ziggurat ». Y voir une opération de pliage des étoffes, comme sur le lécythe grec du tissage, permet de résoudre bien des cas où l'on cherchait vainement la cohérence de la représentation d'une scène à l'autre sur le même cylindre.

L'auteur se penche enfin sur les questions restées en suspens, sur les moyens de valider la lecture, sur les opérations qui ne sont pas clairement montrées ou que l'on n'est pas capable de reconnaître. Pour l'époque d'Uruk (fig. 99), baratte et tissu pourraient être associés, éléments du réel « ici recomposés en une scène imaginaire qui dit autre chose que la traduction de la réalité », fonctionnant comme « une métaphore graphique insistante ».

S'interrogeant sur la représentation inégale des scènes, sur les évolutions historiques et sur les choix figuratifs à travers le temps, C. B. remarque (p. 324) : « Il est piquant de constater que c'est précisément à Ur III que fleurissent les grandes manufactures de tissus, employant des milliers de personnes, alors que nous n'en avons plus aucune trace dans les arts graphiques. La mise en parallèle de ces deux phénomènes, développement des manufactures et disparition de l'iconographie du tissage, montre clairement qu'on ne saurait rechercher dans l'image l'illustration d'une quelconque réalité économique. Les deux sphères de l'iconographie et de l'économie fonctionnent sur des trajectoires que rien n'invite à associer ».

Les éléments de synthèse et de réflexion présentés ensuite, aux p. 325-341, qui évoquent entre autres la question des acteurs, des ateliers de tissage ou de la fabrication des images, sont d'une grande richesse.

La quatrième partie de l'ouvrage, plus réduite, intitulée « Vers une autre lecture », nous plonge dans l'univers symbolique du tissage, en faisant appel, en particulier, aux études ethnographiques sur le tissage dans l'Algérie berbérophone du début du xx^e s. Le tissage y prend place dans un vaste cycle d'activités agricoles. Tissage (activité proprement féminine) et labour (activité masculine) sont mis en parallèle, « en vertu d'un rapprochement entre la surface du champ cultivé rayé par l'araire et le mouvement de la navette de trame ». Durant l'automne, saison humide, est dressé le métier, et c'est aussi le moment où se tissent les liens du mariage. La coupe du tissu terminé sur le

2. Certes les « convives », masculins — mais d'un autre côté il n'y a pas que des femmes dans les scènes considérées comme d'étirage — y sont alors debout, comme le montre en effet le dessin de la fig. 73-1 (de la main de l'auteur de ces lignes). On peut d'ailleurs trouver que sa présence, parmi les autres documents de cette fig. 73, sous le titre « étirer », entretient quelque peu la confusion.

métier est assimilée à la moisson, naissance et mort à la fois, selon un cycle de renouveau perpétuel. Un système savant d'oppositions croisées (sec/humide, masculin/féminin, lumière/obscurité) explique certains paradoxes : le métier à tisser, instrument des femmes, est installé à l'étage, dans la partie noble de la maison, mais qui est aussi la partie masculine. « Dès lors que l'on a pris conscience du fait, on entrevoit tout l'aspect vain d'un discours archéologique exclusivement fondé sur des faits matériels et l'on comprend mieux ainsi pourquoi certains points de vue et arguments sont incompatibles entre eux » (p. 354).

L'auteur cherche alors, dans « Tissage et Mésopotamie », à retrouver, dans l'iconographie essentiellement, quelques-uns de ces éléments symboliques, en particulier la notion de cycle, cette dernière n'apparaissant pas en fait de manière évidente dans la documentation. Le tissage est-il une métaphore de l'existence ? Certains documents pourraient effectivement le montrer, même si la démonstration ne me paraît pas toujours convaincante ou si certains rapprochements peuvent paraître un peu rapides et insuffisamment fondés³. La présence, dans certaines tombes, du matériel nécessaire aux travaux du fil (fuseaux, fusaïoles, quenouilles...), peut s'expliquer s'il s'agit de sépultures féminines, mais elle peut d'une manière plus générale renvoyer à l'idée d'une re-naissance. Peut-on d'autre part faire une lecture « politique » de certains documents, où le « roi-prêtre » urukéen est responsable du « tissu social » et intermédiaire entre les hommes et les dieux (cf. fig. 106) ?

Les dernières pages avant la conclusion de l'ouvrage montrent les liens étroits que l'on peut déceler entre le tissage et le monde des dieux, entre

tissu ou métier et temple, donc avec la divinité elle-même et l'univers du sacré.

La synthèse des acquis dans les divers domaines explorés est présentée dans la dizaine de pages de la conclusion, de même que les limites de l'investigation, les incertitudes et les pistes restant à explorer. Le métier vertical à pesons, par exemple, serait bien antérieur à ses représentations et remonterait sans doute à l'époque de Halaf, associé au développement de la laine, et concurrencé au III^e millénaire par le métier à deux ensouples. Alors intervient aussi une certaine spécialisation du travail, où les hommes (ils apparaissent dans l'iconographie) travaillent sans doute dans des ateliers contrôlés par le pouvoir. Les textes évoquent l'existence de l'*arua*, institution religieuse utilisant des femmes recluses tissant pour les temples, mais évoluant dans son recrutement et entrant en compétition avec les manufactures, lesquelles se développent particulièrement sous la III^e dynastie d'Ur. L'analyse a bien montré d'autre part que « c'est l'image qui dit réellement la pensée au seuil de l'histoire alors que les textes sont souvent allusifs ». La mise en évidence des liens intimes entre le travail du fil et le monde des dieux est sans doute l'un des acquis les plus inattendus de l'enquête.

Une bibliographie de 24 p. clôt cet ouvrage d'une grande richesse et particulièrement bien écrit, qui suscitera de nombreuses réflexions et ne laissera certainement aucun lecteur indifférent. Il ouvre la voie à d'autres types d'enquêtes, et il me paraît devoir constituer un indispensable livre de chevet (le format, très pratique, s'y prête bien), aussi bien pour les spécialistes du tissage ancien que pour les iconographes de l'ancien Orient, confrontés aux difficultés du système des images de l'ancienne Mésopotamie.

Dominique BEYER

Ephraïm STERN (éd.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Supplementary Volume, Israel Exploration Society, Jerusalem / Biblical Archaeology Society, Washington, 2008, 600 p., plus de 1 000 fig. n/b, 32 pl. coul., cartes, ISBN : 978-965-221-068-5.

Un volume supplémentaire n° 5 (environ 600 pages de texte et de nombreuses illustrations en noir et en couleurs) vient compléter, en 2008, l'excellente *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* publiée en quatre volumes en 1993 sous la direction du même E. Stern.

Ces quatre volumes s'ajoutaient eux-mêmes à l'*Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, dont les quatre volumes avaient été publiés en 1975-1978 sous la houlette, à l'époque, de M. Avi Yonah (décédé en 1974). On dispose ainsi, au bout d'une trentaine d'années, de neuf volumes de

3. Faire de la bêche de Marduk un ourdissoir (p. 362) demande au moins une argumentation plus détaillée et plus nuancée. En revanche, l'idée de naissance ou de renaissance, à propos de l'important sceau de la fig. 102-5, à partir de la représentation d'un métier à tisser, me paraît très satisfaisante.